

Lieux de l'expérience esthétique

Maisarah Ahmed-Ben, *Co-présences*, 2025

Journée d'étude

06 mai 2026

9h30-17h30

**Auditorium du Musée de Picardie
2 Rue Puvis de Chavannes
80000 Amiens**



CRÆ



Lieux de l'expérience esthétique

Les théories esthétiques des XVIII^e et XIX^e siècles ont contribué à forger une conception de l'expérience esthétique dans laquelle le spectateur se rapporterait à un objet (artistique ou non) hors de tout contexte et de toute médiation. Dans ce cadre, la vertu spécifique de l'expérience esthétique serait de nous arracher à notre localisation pour nous projeter dans un contact direct avec l'objet apprécié : « il est indifférent d'être dans un palais ou dans un cachot pour contempler le coucher du soleil » (Schopenhauer, 1818). La pureté et l'immédiateté d'une telle expérience impliqueraient un écrasement des caractères propres du lieu dans lequel se déploie ce regard ; écrasement double, puisqu'il concerne à la fois les alentours visibles de l'objet visé et l'épaisseur affective du lieu concerné. Sur le plan architectural et institutionnel, ce paradigme a présidé à la généralisation du white cube, espace neutre entièrement consacré à la contemplation des œuvres d'art, conçu pour favoriser une attention soutenue, focalisée et désintéressée (O'Doherty, 1976).

Cette conception a d'ores et déjà été battue en brèche sur plusieurs plans : d'une part, l'histoire de l'art ne saurait ignorer les pratiques qui se déploient dans d'autres contextes que celui de la galerie et du musée (Zask, 2025), ni les œuvres dont la forme est conditionnée par le lieu auquel elles se destinent (Pächt, 1977 ; Urlberger, 2008). D'autre part, la mise au jour des soubassements idéologiques du musée (Dewey, 1934) a remis en cause la neutralité esthétique du white cube et dévoilé les valeurs qui y opèrent. Enfin, la phénoménologie, en rappelant l'importance du corps dans l'expérience esthétique, a outrepassé l'idée d'un regard pur, désincarné et délocalisé, et invité à reconsidérer le paysage comme objet d'expérience esthétique (Merleau-Ponty, 1960).

Ce projet de journée d'étude s'inscrit dans le sillage de ces critiques en se focalisant sur le rôle que jouent les lieux dans la structuration des expériences esthétiques. Par différence d'avec un espace abstrait entendu simplement comme étendue de coexistence des corps, un lieu est ici défini par la convergence en un site concret de déterminations matérielles, pratiques, politiques, symboliques, affectives et esthétiques. Un lieu est identifiable au point parfois de recevoir un nom, et cette singularité oriente les dynamiques attentionnelles qui s'y jouent.

S'il convient d'interroger à nouveaux frais la diversité des contextes susceptibles d'accueillir des œuvres et de revenir sur la manière dont les lieux de culture contribuent à l'artificialisation de pratiques illégitimes (Shapiro, 2012), cette journée s'attache prioritairement à considérer la pluralité des lieux et des territoires susceptibles de voir se déployer l'expérience esthétique, et la manière dont cette pluralité spécifie notre rapport au sensible. Comment l'épaisseur singulière d'un lieu ou d'un paysage affecte-t-elle l'expérience que nous faisons des objets qui s'y trouvent, et comment l'esthétisation de l'expérience devient-elle une pratique du lieu (Cauquelin, 1989) ? Si la manière dont le regard investit le musée a déjà été largement étudiée, qu'en est-il pour le stade, le club ou le jardin qui, sans contenir d'œuvres d'art au sens étroit du terme, accueillent des expériences que l'on peut qualifier d'esthétiques et mobilisent des « technologies de l'esthétique » pour susciter ou orienter ces expériences ? Ni purs ni désintéressés, éminemment pluriels et pourtant indubitablement attentifs aux qualités sensibles des spectacles qui s'offrent à eux, ces regards texturés par un ancrage local imposent de faire droit à des expériences esthétiques « impures » (Mercier-Bellevue & Morisset, 2024), à des sujets esthétiques illégitimes (le fêtard, le supporter, le promeneur) et peut-être aussi à des pratiques artistiques mineures ou marginales (la décoration d'intérieur, le maquillage, la mode, le paysagisme).

Cette journée entend soulever trois types d'enjeux. D'une part, monographiques : comment fonctionne l'expérience d'un lieu donné ? D'autre part, méthodologiques : ne faut-il pas requalifier l'esthétique en une étude des « atmosphères » (Böhme, 1995) ou des « ambiances » (Bégout, 2020) ? Enfin, artistiques : comment les artistes ou les pratiques contemporaines se saisissent-ils et elles de ces questions, à la fois en documentant l'épaisseur des lieux et en créant ou recréant des lieux, dans et hors l'espace du musée ?

Programme

06 mai 2026 – 9h30 / 17h30

Auditorium du Musée de Picardie

9h45 : accueil des participant^{es}

10h : mot d'accueil & introduction

Session 1. L'expérience esthétique comme déambulation. Approches phénoménologiques (modération Mara Montanaro)

10h15 - Quentin Gailhac, *Seuils de l'espace esthétique*

La reconnaissance de la valeur esthétique d'un espace semble indiquer d'elle-même la claire délimitation de son périmètre, en-deçà et au-delà duquel s'appliqueraient d'autres propriétés, valables pour un espace aussitôt considéré comme non-esthétique. Une telle délimitation ne va toutefois pas de soi et le passage, ou plutôt le débordement, d'un espace dans un autre accompagne paradoxalement l'expérience que nous pouvons faire de leur différence. C'est que la difficulté que nous avons, dans certains cas que nous analyserons, à circonscrire l'espace esthétique exprime l'ambivalence fondamentale de la notion même d'esthétique lorsque celle-ci se trouve appliquée à l'espace. Afin d'explicitier cette ambivalence, nous procéderons à un examen des seuils, c'est-à-dire des limites aussi bien topologiques que perceptives, de l'espace esthétique.

10h50 - Maki Cappe, *L'expérience esthétique de l'installation : paradoxe d'une expérience située*

Cette communication propose d'analyser la spécificité de l'expérience esthétique de l'installation. Pratique spatiale par excellence, l'installation est parfois confondue avec le geste curatorial de la mise en espace d'œuvres plurielles et autonomes. Pourtant, la relation qu'elle établit avec l'ici et maintenant de l'exposition transforme profondément les conditions de l'expérience esthétique. En impliquant le corps à travers la marche et en déployant l'expérience dans la durée d'un environnement qui continue d'appartenir à l'œuvre, elle bouscule le modèle de la contemplation frontale. L'expérience esthétique de l'installation apparaît ainsi comme fondamentalement située, marquée par une forme paradoxale d'impureté liée au déplacement et aux variations de l'attention.

11h25 - 11h45 : Pause

Session 2. Territoires de l'expérience musicale

(modération Thomas Mercier-Bellevue)

11h45 - Séverin Guillard, *Des salles de concert aux lieux de la ville : la pratique musicale au prisme de ses ancrages géographiques multiples*

Si un certain nombre de travaux ont montré comment la musique était une activité éminemment sociale, elle est aussi une pratique qui s'ancre dans des contextes spatiaux et temporels spécifiques. Dans cette perspective, cette communication se propose de mettre l'accent sur certaines des relations qui se tissent entre la musique et les lieux dans lesquels elle s'inscrit. Elle se fondera pour cela sur des recherches menées sur la géographie du rap pendant une quinzaine d'années. Occupant une place centrale dans le paysage musical de nombreux pays, le rap est un genre dont la dimension spatiale est régulièrement mise au premier plan. En remontant le circuit de fabrication du rap, cette présentation montrera comment cette musique possède en fait des ancrages géographiques multiples, qui jouent différents rôles dans sa pratique et dans l'élaboration de ses normes. Au fil de cet itinéraire, cette communication permettra ainsi de mettre en évidence certains intérêts qu'il peut y avoir à adopter un regard géographique pour réexaminer les dynamiques de la production et de la réception musicale.

12h20 - Tony Regazzoni & Maya Derrien, *Bande Organisée*, Entretien

Tony Regazzoni et Maya Derrien échangeront autour de la vie du café culturel *Marylène*, à Plougasnou, autant que du travail de l'artiste, autour de l'archéologie de notre civilisation dite « thermo-industrielle », tourné vers la performance, l'opulence et le divertissement. L'artiste s'intéresse depuis plusieurs années à la fête, pour ce qu'elle produit comme expériences sociales et cathartiques, mais aussi comme espaces et décors dédiés. Les scènes qu'il compose, peuplées de motifs et de silhouettes fluorescentes, viennent volontairement questionner notre rapport au bon goût et au kitsch.

13h - Pause déjeuner

Session 3. Expérience esthétique et espaces quotidiens

(modération Lise Lerichomme)

14h30 - Céline Bonicco-Donato, *Le plaisir d'habiter. Comment l'expérience esthétique peut-elle se loger dans l'usage ordinaire d'un lieu ?*

Les lieux que nous habitons peuvent nous toucher et nous transporter. Pourtant quand il s'agit de rendre compte des émotions qu'ils nous font vivre, les concepts philosophiques traditionnellement associés à l'expérience esthétique semblent inopérants. Nul désintéressement, mais un usage quotidien du lieu participant de son appréciation ; nulle focalisation de l'attention, mais une perception distraite au fil du rythme de la vie ; nulle signifiante spirituelle mais une immanence du prosaïque. Comment dès lors envisager le plaisir d'habiter ? Véritable aiguillon, à condition de le prendre au sérieux, il invite à déplacer la compréhension de l'expérience esthétique en mobilisant de nouveaux concepts, notamment ceux d'atmosphère, de convenance et de style d'existence.

15h05 - Louise Valentin, *Habiter une collection : l'expérience esthétique singulière d'un lieu quotidien*.

Lieu oublié, voire mis de côté par la philosophie, l'intérieur de l'habitation est pourtant un espace constitué comme central dans la vie intime des individus depuis le XVIII^e siècle européen. Il est, de plus, le premier bâti non exclusivement religieux, dans lequel des objets sont exposés, indépendamment de leurs usages propres, au regard des habitants et de leurs invités. Si l'on peut originer ces pratiques dans l'exposition des « trésors » royaux, propre aux demeures aristocratiques européennes, les collections présentes dans les intérieurs sont en réalité bien plus diverses et ne sont pas uniquement constituées d'objets de grande valeur monétaire. Souvent mises en valeur, puis institutionnellement muséifiées après la mort de leurs propriétaires, les collections sont pourtant d'abord importantes de leur vivant. Par leur enrichissement constant, par leur co-existence avec celles et ceux qui les constituent, elles nous amènent à questionner les rapports très particuliers entretenus entre les objets de l'art, les espaces domestiques et les êtres humains qui les côtoient et les habitent.

Nous nous attacherons ainsi à repenser la place des objets collectionnés dans les intérieurs d'habitation en Europe depuis le XVIII^e siècle, ainsi que les transformations induites par ces collections sur les statuts parfois opposés de ces lieux quotidiens : à la fois lieux de vie, musées, ateliers ou même, œuvres d'art à part entière.

15h40 - Pause

Session 4. L'art contemporain et ses lieux (modération Marine Schütz)

16h - Clélia Barbut & Pascaline Morincôme en discussion avec Marine Schütz, *table-ronde : L'art contemporain et ses lieux : rejouer, réinstaller, reperformer*

Archives, rejouer, réinstaller, reperformer : dans le cadre de la constitution d'une collection publique, de la construction d'une exposition, de l'édition d'un catalogue, quelles difficultés spécifiques posent les performances, installations, œuvres éphémères ou à protocole ? Dans quelle mesure la recontextualisation et réitération modifie-t-elle le sens de ces œuvres ? Dans quelle mesure les enjeux initiaux portés par les artistes sont-ils accessibles lorsque les lieux d'expériences esthétiques sont modifiés ? Par glissement - certes délicat -, peut-on envisager que des enjeux de translocation accompagnent ces œuvres lorsqu'elles sont re-présentées ?

La table ronde sera l'occasion d'évoquer la réactivation récente de l'œuvre d'Endre Tót, *On est heureux quand on manifeste* (1979), le programme de recherches *Awaiting Scores*, qui porte sur les protocoles artistiques et militants, l'exposition des films de Guillaume Dustan ou de ceux du collectif américain Videofreex.

17h00 - Conclusion de la journée d'études

Présentation des participant^s

MaïSarah Ahmed-Ben est artiste et étudiante en première année de Master recherches en arts plastiques à l'UPJV. Son travail artistique cherche à ouvrir un espace de dialogue entre le regard photographique et l'espace vécu, entre l'intimité du regard et la dimension collective de la rue.

Clélia Barbut est maîtresse de conférences en histoire de l'art contemporain à l'université Paris 8 et membre du laboratoire AIAC. Spécialiste des pratiques artistiques performatives, elle a récemment publié *The Rebirth of Wonder. Emergence des arts de la performance pendant la décennie 1970 en France et aux États-Unis* (PUR, 2025). Depuis 2020, elle travaille autour de la collection de performances réactivables du Centre National des Arts Plastiques, en réalisant des entretiens avec les artistes, et en accompagnant une réflexion institutionnelle sur les modalités d'acquisition et de conservation des œuvres à protocole. Elle fait partie du programme de recherches *Awaiting Scores*, qui porte sur les protocoles artistiques et militants.

Céline Bonicco-Donato est Professeure de philosophie à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble et chercheuse dans l'UMR AAU. Autrice de *Heidegger et la question de l'habiter* (Parenthèses, 2019), de *Se mouvoir et être ému* (Parenthèses, 2024), elle a dirigé avec Céline Flécheux le n°4 de la revue *Pistes* « L'esthétique des atmosphères de Gernot Böhme et ses usages » (2024).

Maki Cappe est docteur en philosophie de Sorbonne Université, où elle a soutenu en 2024 une thèse intitulée « La question de l'œuvre à l'épreuve des installations artistiques. De l'étendue à l'unité », sous la direction de Marianne Massin. Elle enseigne actuellement à l'Université libre de Bruxelles. Elle est également membre associée du Centre Victor Basch (UR 3552, Sorbonne Université) et membre du collectif de recherche Nuée, avec lequel elle a publié *À l'épreuve de l'art. Expériences esthétiques et attitudes philosophiques* (Mimésis, 2025).

Maya Derrien est conservatrice du patrimoine, responsable des collections d'art moderne et contemporain au Musée de Picardie. Elle est diplômée de l'École du Louvre et de l'Institut National du Patrimoine.

Quentin Gailhac Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, agrégé et docteur en philosophie, Quentin Gailhac est maître de conférences en esthétique à l'université Paris Cité (Cérilac, URP 441). Il est l'auteur de plusieurs articles de philosophie et d'esthétique, d'un livre en nom propre, *De la répétition. Langage musical et formes de l'invariance* (MF, 2022), et d'ouvrages collectifs, dont *Phenomenology and Transcendental Idealism* (Zeta Books, 2024) et *Actualités de l'esthétique phénoménologique* (Hermann, 2025) avec Luz Ascarate et Circé Furtwängler.

Séverin Guillard est maître de conférences en géographie à l'UPJV et membre du laboratoire « Habiter le monde ». Ses recherches portent sur l'ancrage urbain des pratiques culturelles populaires, et les rapports de pouvoir dans les villes. Il explore ces questions à travers une diversité d'objets (musique rap, politiques publiques, festivals et événements, tourisme...), en France et dans le monde anglophone (États-Unis, Royaume-Uni). Il est membre du comité éditorial de la revue *Urbanités* et du *Global Hip Hop Studies Journal*, et du comité de rédaction de la revue *Territoire en Mouvement*.

Lise Lerichomme est artiste et maîtresse de conférences en arts plastiques à l'UPJV. Elle s'attache aux représentations des corps collectifs féminins par le prisme d'une physique du politique, ainsi qu'à leurs apparitions dans les espaces urbains et carcéraux. Ses travaux envisagent les croisements entre art contemporain, études de genre, littérature, histoire et sciences sociales, en particulier autour d'objets appartenant aux cultures matérielles, populaires et vernaculaires. Elle a récemment co-dirigé les ouvrages *Regard(s) sur le paysage urbain*, avec Sophie Suma (Bruxelles, La Lettre Volée, 2022) et *Le Foyer de la révolte* avec Sally Bonn et Julia Ramirez-Blanco (Bruxelles, La Lettre Volée, 2026).

Thomas Mercier Bellevue est ATER en esthétique à l'UFR des arts de l'UPJV et chercheur rattaché au CRÆ. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon et agrégé de philosophie, il a soutenu, en 2023, une thèse intitulée *À l'écoute du mainstream. Pour une philosophie des musiques consensuelles* (Sorbonne Université / Centre Victor Basch).

Mara Montanaro est maîtresse de conférences HDR en philosophie à l'UPJV, militante et commissaire d'exposition. Elle est aussi directrice de programme au Collège international de philosophie et est notamment l'autrice de *Théories féministes voyageuses, Internationalisme et coalition depuis les luttes latino-américaines*, (Paris, Divergences, 2023) et *Françoise Collin. L'insurrection permanente d'une pensée discontinuë* (Rennes, PUR, 2016)

Pascaline Morincôme est chercheuse et commissaire d'exposition. Elle prépare une thèse en théorie de l'art à l'université Jean Monnet de Saint-Étienne. Ses recherches portent sur l'usage participatif du film et de la vidéo comme outils de transmission et de construction communautaire, en Amérique du Nord et en Europe après 1968. Elle a fait partie de l'équipe de programmation de l'espace indépendant parisien *Treize* de 2015 à 2024 où elle a notamment organisé avec Sibylle de Laurens en 2017 une exposition dédiée au collectif américain Videofreex. Ensemble, elles ont également co-organisé le cycle de conférences et de projections *Seedy Films* à la Bibliothèque Kandinsky de 2017 à 2019. En 2019, elle a coorganisé avec Julien Laugier et Olga Rozenblum plusieurs cycles et expositions rétrospectives des films de Guillaume Dustan (1965-2005). Elle travaille actuellement sur un projet de recherche avec James Horton dédié à l'œuvre de l'artiste américaine Ann Wilson (1931-2023).

Tony Regazzoni est diplômé de l'École Nationale supérieure d'Art de Dijon (2005) et de l'École Cantonale d'Art de Lausanne (2006). De cette culture rurale à la fois préservée et laissée pour compte, il tisse des liens avec le milieu Queer qui l'a accueilli en arrivant à Paris. De la rencontre entre ces deux cultures se dégage un questionnement sur ces esthétiques «pauvres» mais «riches» qui trouvent une certaine accointance avec l'histoire du kitsch et son évolution comme marqueur politique et social. Son travail se développe autour d'une archéologie ciblée, celle d'une civilisation tournée vers la conquête, la performance, l'opulence de communication, de progrès et de loisirs, dont il réalise le portrait. Si aujourd'hui l'image – qu'elle soit recyclée, photoshopée, filmée ou même faussement «interactive» – prédomine dans son corpus d'œuvre, l'installation comme création immersive et la sculpture y trouvent une part importante. Tony Regazzoni explore les imaginaires festifs et la culture populaire à travers des installations immersives. En 2025, il présente High Energies à la Galerie Éric Mouchet (Paris), prolongeant son obsession pour la club-culture et la dance-music. En 2024, il participe à Bande organisée (Le Nouveau Printemps, Toulouse) et Overdanse (Nuit Blanche, FRAC Île-de-France). En 2023, il expose au Voyage à Nantes avec Pharaonik et Looksor. En 2022, il interroge la disparition des lieux festifs avec On achève bien les discos (CAC Chanoï, Clamart) et présente son premier solo à la Galerie Éric Mouchet avec La R·Évolution Française.

Marine Schütz Docteure et chercheuse en histoire de l'art, spécialiste du Pop art, Marine Schütz est maîtresse de conférences en histoire de l'art contemporain à l'Université de Picardie Jules Verne. Portant sur le dessin et les processus de décolonisation des savoirs artistiques comme de la mémoire, ses recherches reconsidèrent les liens entre art, culture et identité. Elle a consacré divers travaux à la Figuration narrative, à la production de Robert Malaval et aux cultures visuelles punk. Elle a notamment publié *Handmade readymade - Dessin et illustration dans le Pop art américain et britannique (1950-1975)* (Dijon, Les Presses du Réel, 2025).

Louise Valentin, est doctorante à Sorbonne Université, sous la direction de Carole Talon-Hugon. Après deux mémoires à l'EHESS sur les relations entre les individus et leurs vêtements, et à Sorbonne Université sur les relations entre les membres des mouvements esthétiques franco-britannique et leurs intérieurs d'habitation (1851-1914), elle s'intéresse aujourd'hui aux relations esthétiques, éthiques et ontologiques qui relient les individus à leurs habitations, du XVIII^e siècle à nos jours en Occident. Elle a notamment détaillé les échecs et dangers de l'architecture d'intérieur et de l'ornement dans l'ouvrage collectif *L'habitat en crise en France et en Allemagne aux XX^e et XXI^e siècles/Krisen des Wohnens in Frankreich und Deutschland im 20. und 21. Jahrhundert*, (AVM Verlag, « Romanische Studien : Beihefte » dir.Frank Estelmann, 2027).

Co-présences



Maisarah Ahmed-Ben, *Co-présences*, 2025

Photographie argentique noir et blanc, impression Kodak sur bâche, 84,1 × 118,9 cm.

Co-présences est une photographie en noir et blanc imprimée sur bâche. La bâche est un matériau associé à l'espace urbain, il rappelle la publicité, les chantiers et les façades temporaires. En l'utilisant pour présenter une image photographique, je cherche à faire entrer dans la galerie un fragment de ce langage visuel de la ville. Cette position particulière, à la frontière entre intérieur et extérieur, place l'œuvre dans un dialogue direct avec la rue, l'œuvre regarde les passants autant qu'elle leur est offerte à voir. La galerie fait face à une place qui devient régulièrement un lieu de rassemblement et de mouvement. Cet espace de circulation fait écho à mon image. Il prolonge son questionnement sur la manière dont les corps, les usages et les gestes transforment l'espace public. Ma pratique photographique s'ancre principalement dans l'observation du dehors, des scènes de rue, des architectures, des paysages traversés par la présence humaine.